

Nous voici au terme de notre deuxième journée d'étude sur "LES BOEUFs AU TRAVAIL". Nous avons entendu plusieurs communications nouvelles, d'un intérêt soutenu, qui montrent combien nous sommes loin d'avoir épuisé le sujet. Mais de plus, nous avons eu le privilège d'avoir avec nous plusieurs bouviers praticiens, qui nous ont fait sentir et comprendre, de façon très vivante et presque palpable, l'importance des liens d'ordre psychologique entre les bouviers et leurs animaux. Il y a là, de toute évidence, un sujet dont l'intérêt est immense.

On nous objectera peut-être que ce sujet est sans avenir, puisque le travail des boeufs est voué à disparaître. Je crois qu'il n'en est rien. D'abord parce qu'il y a encore des millions de boeufs et de buffles au travail dans le monde, et que quoi qu'on en dise, leur disparition n'est pas pour demain. Ensuite parce que même chez nous, la disparition des boeufs de travail n'est peut-être pas aussi inéluctable et aussi définitive qu'on le croit; nos amis bouviers font en tous cas tout ce qu'ils peuvent pour faire mentir cette prévision. Enfin et surtout, parce que le travail est un domaine dans lequel la relation homme-animal prend des dimensions et peut-être même des caractéristiques tout particulières. C'est un point sur lequel j'ai insisté ailleurs¹. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, l'animal de travail était présent partout, dans nos villes comme dans nos campagnes. Aujourd'hui, il a pratiquement disparu, à de rares exceptions près, qui ne concernent guère que le chien (guide d'aveugle, détection des drogues, etc.). Même le cheval n'est plus monté et attelé que pour des sports ou des activités de loisir, et non pour le travail. Il y a là une mutation sociale qui, bien que passée relativement inaperçue, a sans doute été de toute première grandeur. Car nos relations avec les animaux changent du tout au tout suivant la fonction sociale qu'elles remplissent. Aussi bien l'animal de compagnie que l'animal matière première (produit en batterie) sont entièrement façonnés par nous, en vue de satisfaire tel ou tel besoin particulier, affectif dans un cas, alimentaire dans l'autre. Mais

dans aucun des deux cas nous ne travaillons avec eux. Il n'y a plus ce partage des efforts et des fatigues sous l'empire des mêmes nécessités, qui s'imposait à tous les laboureurs d'autrefois. Les animaux ne sont plus nos collaborateurs, au sens le plus complet du terme.

Or, si on n'a pas assez étudié les relations entre hommes et animaux domestiques en général, il me semble qu'on n'a pas du tout étudié ces relations lorsqu'elles se situent dans le travail, c'est-à-dire quand hommes et bêtes coopèrent à une même tâche, dans un domaine qui est celui de la nécessité pour vivre et non pas seulement du loisir ou du jeu. Je suis convaincu qu'il y a là une situation expérimentale, en quelque sorte, qui est du plus haut intérêt pour l'éthologie comparée. Qu'est-ce que les boeufs et les bouviers comprennent de leurs comportements respectifs ? Sans placer les uns et les autres sur le même plan, ce qui serait absurde, c'est bien ainsi qu'il faut poser la question, me semble-t-il. Et rien ne prouve que la réponse doive être identique dans toutes les sociétés, dans toutes les régions, à toutes les époques...

Tout cela est pour dire que nous n'en avons pas fini avec "LES BOEUFs AU TRAVAIL". Le succès de nos deux journées d'étude l'a montré. Il faut maintenant aller plus loin, ce qui signifie préparer d'autres manifestations, au niveau international cette fois. C'est à quoi Nicole Bochet, J.-M. Duplan et moi-même allons maintenant nous employer.

Le 15 juin 1999

F. Sigaut

1. "Compagnie des animaux utiles et utilité des animaux de compagnie", dans Si les lions pouvaient parler, sous la dir. de Boris Cyrulnik, Paris, Gallimard, 1998, pp. 1078-1085.